

Plantes-poisons ou Plantes-médecines ? *Les antidotes de la forêt amazonienne contre sa destruction.*

DR. JACQUES MABIT
Médecin, fondateur du Centre Takiwasi

Conférence au Colloque International "Drogue et Environnement" organisé par Environnement Sans Frontière (ESF) et le Ministère Français de la Recherche, Paris, Octobre 1994.

La Haute-Amazonie péruvienne, front de pénétration dans l'immensité de la jungle, constitue un espace où se rencontrent plusieurs cultures. Depuis des siècles, les hommes de la forêt profonde échangent avec ceux des Andes et de la côte : produits, coutumes, techniques, savoir. Dans ce Piémont andin, aujourd'hui, à une échelle plus vaste, se rencontrent ou plutôt se confrontent les cultures ancestrales autochtones et les mille visages de la culture occidentale moderne. C'est dans cet espace que, depuis 8 ans, nous vivons au contact des groupes ethniques Lamista et Chazuta situés le long des fleuves Mayo et Huallaga. Ceux-ci sont fameux tant pour leurs pratiques médico-magiques traditionnelles, qui ont toujours suscité admiration et respect dans toute l'Amazonie, que pour leur récente publicité comme producteurs de feuilles de coca et son premier dérivé, la pâte-base de cocaïne, produit extrêmement addictif et d'une grande toxicité. Comme héritage andin, ils parlent le quechua tout en démontrant des traits coutumiers plus proches des groupes Jivaros de la forêt équatoriale.

La coca connaît une grande qualité comme la plupart des plantes de cette région où les caractéristiques climatologiques permettent d'obtenir pour la même plante en moyenne 30% de plus d'alcaloïdes qu'en Basse-Amazonie. Ainsi, depuis des siècles, les guérisseurs amazoniens ont régulièrement visité ce « Sourcil de l'Amazonie » (*Ceja de Selva*) afin d'y récolter des plantes médicinales de qualité supérieure. Au cours de ce siècle, c'est ici également que s'est exploitée la meilleure liane à curare, de savoureux cafés et que nos « Gauloises » ont trouvé leur meilleur tabac.

Ces différentes plantes que nous considérons toxiques ont cependant toujours possédé dans les cultures locales un statut privilégié comme plantes sacrées. Le tabac, parfois appelé « la chair des dieux », représente la plante médicinale par excellence et ne peut manquer dans aucune session thérapeutique. A tel point d'ailleurs que, dans différents groupes ethniques, le même mot désigne médecine et tabac. L'usage ritualisé du jus de tabac induit des états modifiés de conscience permettant de communiquer avec les dieux. La coca elle-même structure entièrement les pratiques médico-religieuses tant des Andes que de la Haute-Amazonie : elle est mâchée pour fortifier l'organisme face au travail, au froid ou à la faim ; elle sert de support aux pratiques divinatoires ; elle constitue l'offrande de choix à adresser aux dieux ; elle soigne de multiples maux dont le fameux mal d'altitude (*sorroche*). Elle constitue en somme le pendant du vin dans nos régions européennes tempérées et christianisées. Imagine-t-on la culture des pays méditerranéens dépouillés de la vigne ? De même que le vin au cours de la messe, la coca permet l'incarnation du divin et autorise la communion avec l'univers sacré. Depuis Dionysos, notre tradition elle-même a reconnu le pouvoir sacré de l'alcool dont l'étymologie signifie « esprit » et dont nous avons conservé une vague notion dans l'appellation de « spiritueux ».

L'univers de la forêt est un univers vivant où toutes les plantes possèdent un esprit, une âme, une « mère » (*madre*) qui les anime. L'autochtone apprend à traiter avec ces énergies naturelles afin de canaliser leur force pour pouvoir à la fois se protéger de dommages possibles et l'utiliser à des fins utiles comme la pêche, la chasse, l'agriculture, la santé. Les populations locales ont instituées ancestralement un rapport de respect et de réciprocité avec l'univers de la forêt. L'homme, comme être vivant, est à même de communiquer avec ces êtres végétaux également animés. Le savoir médico-traditionnel possède un complexe corps de



connaissances de tradition millénaire permettant d'établir une communication efficace et directe avec les plantes ou plutôt *l'esprit des plantes*. Des techniques empiriques d'ingestion de ces végétaux, extrêmement rigoureuses, permettent d'induire des états mentaux non-ordinaires, précisément contrôlés, au cours desquels les sujets développent des facultés psychiques potentiellement latentes à l'état ordinaire de conscience. Ces fonctions mentales particulières ainsi amplifiées (intuition, présence au monde, dépassement de l'espace-temps euclidien ou newtonien, élargissement du spectre perceptuel habituel, *etc.*) donnent accès à une connaissance de soi même et de la vie à mode d'enseignement direct ou de révélation des mystères. Il n'est pas rare ainsi qu'un malade rêve d'une plante qu'il ne connaît pas et qui, sous des apparences anthropomorphes, lui révèle dans son sommeil comment il doit se traiter, où il trouvera le remède, comment il doit l'ingérer, *etc.*

Dans toute l'Amazonie existe ainsi la notion de « plante qui enseigne » et qui se réfère plus spécialement aux plantes à effet psychotropes. Coca et tabac en sont deux exemples types. Cependant, la plante n'enseigne qu'à celui qui l'aime et la respecte. Le rituel matérialise cette approche respectueuse. En son absence, l'inversion ou la perversion du rapport au sacré induit un état de quasi-possession avec les phénomènes de dépendance que l'on connaît : alcoolisme, tabagisme ou toxicomanie à la pâte-base de cocaïne.

La culture intensive de feuilles de coca destinées aux circuits du trafic de drogue représente une attitude « sacrilège ». Les justifications économiques ne sont jamais suffisantes pour se dédouaner du sacré. La destruction de la forêt sur le seul critère de la production de drogue induit un conflit profond dans l'âme de l'indigène amazonien, même si celui-ci se prétend métis ou suffisamment occidentalisé. Nous avons ainsi observé lors d'une consultation de médecine générale comment de nombreux paysans travaillant dans les zones cocalières manifestaient des symptômes physiques identiques à ceux des toxicomanes. A tel point que l'œil clinique exercé décèle rapidement qui travaille dans les plantations de coca et les fosses de macération des feuilles pour la production de la pâte-base de cocaïne. De même, certains paysans nous ont conté comment, au cours de leurs rêves, les génies de la forêt menaçaient de les abandonner s'ils cultivaient de la coca. Ces rêves itératifs ont réussi à en dissuader quelques uns, redoutant de perdre leurs protections et leurs rapports harmonieux avec la forêt. Cela signifiait en effet de mauvaises cultures, maladies, pêche et chasse infructueuses, problèmes familiaux, malchance en somme dans tous les domaines.

D'une manière générale, ce diagnostic s'est révélé exact : avec la culture de la coca les paysans ne se sont pas enrichis, au contraire. Aucun investissement utile n'a été réalisé avec l'argent de la drogue et tandis qu'ils abandonnaient leurs cultures traditionnelles, les prix locaux des produits alimentaires ont atteint des sommets.

Le trafic de drogue a réveillé les appétits des mafias de tout acabit, l'apparition de groupes de délinquants, les règlements de comptes entre bandes rivales, l'alliance parasite des groupes terroristes, l'insécurité générale... La compensation face à l'angoisse s'est orientée vers une consommation accrue d'alcool et le glissement rapide vers l'association avec la pâte-base de cocaïne disponible en abondance et bon marché. Ainsi sont apparus au sein même des familles de producteurs et revendeurs de coca des membres drogués. Tel fils participe aux récoltes de coca durant les vacances scolaires pour aider économiquement sa maman abandonnée par le papa enfoncé dans la toxicomanie. Pour améliorer l'ordinaire, dans son petit commerce à domicile, cette autre maman revend des doses (*ketes*) de pâte-base de cocaïne, entre les bananes et le riz, tandis que son fils vole dans la caisse pour pouvoir continuer à fumer sa drogue. La boucle est bouclée : l'Amazonie possède maintenant « ses » toxicomanes.

Ainsi les paysans sont-ils victimes d'un système qui les dépasse, mais victimes consentantes. La proximité avec l'Esprit de la forêt ne leur permet pas d'ignorer à quoi sert le produit de leur culture. Cette prégnance du sacré rappelle à l'autochtone l'existence de normes ontologiques qu'il ne peut enfreindre sans conséquences graves. Déposséder les indigènes de leur responsabilité dans leur malheur revient simplement à exercer encore et encore un paternalisme infantilisant qui stérilise toute possibilité de se redresser en s'appuyant sur

sa volonté. Justifier les cultivateurs de coca au nom de leur précarité économique représente le pire service à leur rendre et traduit un vil mépris de leur aptitude à récupérer leur dignité en les corrigeant.

On voit ainsi parallèlement opérer diverses forces de destruction. La contamination du grand corps social s'étend en parallèle de celle de l'univers végétal et du corps physique des toxicomanes. Et c'est aussi l'espace mental, le monde intérieur des paysans amazoniens qui est ainsi atteint, dégradé. L'environnement n'est pas seulement « autour », à l'extérieur, mais aussi au dedans, à l'intérieur, et cet espace intérieur n'est pas moins vaste que la jungle elle-même. En somme, une distorsion pervertit l'ensemble du réseau de relations qui relie l'homme avec la nature, mais aussi l'homme avec la culture, les hommes entre eux et les hommes avec les dieux. C'est le vaste « Esprit » qui baigne l'esprit humain qui est ainsi troublé au travers de ces diverses manifestations incarnées dans le vivant, dans la matière, dans la société. Tissu végétal et tissu social, indéfectiblement reliés, se structurent ensemble ou se dégradent conjointement, répercutant réciproquement l'un sur l'autre. Autrement dit, **à une écologie de la nature doit s'associer une écologie humaine et transcendant ces deux espaces, une écologie spirituelle.**

La ritualisation du vécu quotidien, dans un univers en cours de désacralisation accélérée, a été remplacée par les faux et inefficaces rituels de la technologie moderne. On voudrait faire croire que la technique et l'argent peuvent résoudre la problématique qui se pose à nous. Mais dans la tradition amazonienne comme dans toutes les traditions, on sait pertinemment que la technique, même soutenue économiquement, n'est porteuse de vie que si elle est influencée par un esprit authentiquement religieux. C'est pourquoi toutes les taches agricoles, de pêche, de chasse, de médecine qui en appellent à la nature ne sauraient être dépouillées d'approches rituelles qui permettent de « négocier » avec le réseau invisible et vivant qui l'anime.

La prise en compte du savoir ancestral, traditionnel, ne se réfère pas seulement à une tentative de récupération d'une technologie appropriée, d'un savoir-faire empirique, mais aussi d'une maîtrise des termes de l'échange avec l'Energie vitale qui anime le monde et y inclus les êtres humains. Il s'agit donc de faire sauter un des tabous essentiels de notre culture occidentale : le religieux ou le spirituel, comprendre que le divin n'est point circonscrit par la technique ou la science rationaliste, comprendre aussi qu'une approche authentiquement spirituelle ne s'oppose point à un bon usage de la technologie, la science et l'argent. Mais c'est l'ordre des valeurs qui se trouve actuellement perverti car c'est la foi, le mode de confiance en la vie, qui doit transcender les modes d'interventions sur la nature, les déterminer, les canaliser.

Or, il est particulièrement intéressant d'observer que dans cette immense mer végétale qu'est l'Amazonie, les êtres humains qui s'y trouvent immergés ont acquis leur savoir-faire, leur science, leur savoir-vivre précisément à partir de l'enseignement dispensé par la nature. C'est en effet la forêt elle-même qui parle aux hommes, s'adresse à eux, les guide, leur indique comment la traiter et en user raisonnablement. En somme, c'est la forêt qui révèle aux hommes les secrets de la vie. Cet enseignement dynamique opère encore aujourd'hui à travers les maîtres-guérisseurs qui ont pu ainsi proposer aux toxicomanes contemporains des solutions thérapeutiques efficaces s'appuyant sur l'usage ritualisé de plantes médicinales. Et il se trouve que les mêmes plantes psychotropes susceptibles de fournir des drogues dures lorsqu'on les dénature, sont également celles qui permettent de traiter les drogués lorsqu'elles sont utilisées dans le respect et la connaissance de ce que les autochtones appellent leur « âme » ou leur « mère ». La forêt-médecine peut parfaitement prendre en charge « ses » toxicomanes, vérifiant le vieil adage qui dit : « Où se trouve la maladie se trouve le remède ».

Plantes-poisons ou plantes-médecines ? Plantes-poisons et plantes-médecines à la fois ! La plante, la forêt, la nature ne recèlent qu'un immense potentiel vital qui se révélera mortifère ou vivifiant selon l'attitude où l'esprit de l'homme qui s'en approche.

Coca sacrée du monde andin ou coca diabolique des cartels colombiens ? Pavot sacré oriental où héroïne des camés en galère ? Vin sacré -sang divin- ou alcool de la misère ? Tabac : chair des dieux ou poison pulmonaire ? Substances vivantes révélatrices du sens et du mystère ou poudres mortes insensées ? On le

voit bien, c'est d'une relation aimante et respectueuse avec notre « environnement sans frontières » que peut renaître une cohérence de la vie individuelle et collective. Et il ne s'agit pas seulement des frontières Nord-Sud mais de celles qui séparent l'univers extérieur de l'univers intérieur, le monde visible du monde invisible et les hommes des dieux.

Car, au Nord comme au Sud, les mécanismes de la dégradation de la vie, dans des contextes apparemment opposés, sont similaires. Les individus sont contraints à des conduites de survie au sein d'un univers en cours de désacralisation où la priorité est accordée à l'avoir et où l'être se dissout. La transgression des interdits sociaux et la perte d'une relation conviviale au sein du groupe vont de pair. **L'urgence est donc au rétablissement de la solidarité.** Celle-ci nous paraît possible à travers la fécondation réciproque de la culture occidentale et des cultures non-occidentales. Si la culture occidentale nous conduit inexorablement à une universalisation des problèmes, elle a le mérite de contraindre également à une solidarité à l'échelle universelle. Elle met au service de l'être humain un savoir-faire technologique indéniable.

Mais, afin de cesser d'être mortifère, elle devra récupérer son âme auprès de hommes des forêts, des déserts, des montagnes et des îles qui savent encore parler aux dieux, qui savent que si nous sommes sans joie c'est que nous avons oublié que c'est l'Esprit qui inspire.

L'alternative qui se pose est donc celle d'un courageux revirement vers la restitution d'un quotidien porteur de sens, la création d'authentiques solidarités suscitant l'audace nécessaire à l'établissement d'un environnement sans frontières telles que nous les avons définies auparavant. Nous croyons que *la résistance doit s'organiser* face à une supposée inéluctable dégradation de l'existence et une ambiance pessimiste de fin de millénaire. Une résistance qui doit se manifester très concrètement dans de multiples petits projets qui misent sur la qualité plus que sur la quantité, qui sachent se laisser insuffler par l'Esprit joyeux de la Vie et ainsi cristalliser l'enthousiasme et induire un effet démultiplicateur. S'il existe des contaminations néfastes, l'allégresse est par contre une contagion souhaitable. Plus que de techniciens, **nous avons besoin de témoins de la joie de vivre.**

Sans doute est-il impossible de nous réconcilier avec notre Terre sans nous réconcilier en même temps avec notre Ciel. Or, la grande guérison de notre nature malade, de notre société malade, la sortie de la crise majeure que nous traversons appelle à une réconciliation générale qui puisse irradier dans la sphère des rapports humains, dans celle du rapport à soi-même et de notre relation au monde.

C'est cet esprit qui nous a guidé pour concrétiser en Haute-Amazonie péruvienne un de ces petits projets-pilote qui tente d'être levain dans la pâte. Nous avons organisé un centre d'accueil pour toxicomanes locaux à la pâte-base de cocaïne, substance extrêmement addictive et toxique. Les méthodes thérapeutiques que nous utilisons essaient de concilier les techniques de la psychologie contemporaine et le savoir ancestral des hommes-médecins de l'Amazonie, guérisseurs, sages, shamans. Ce sont ces derniers qui nous ont transmis un enseignement mais plus encore les plantes médicinales elles-mêmes, à travers leur usage ritualisé. Le centre TAKIWASI, « la maison qui chante » en quechua, réunissant médecine conventionnelle et médecine amazonienne, disciplines et nationalités différentes, tente de formuler une alternative de traitement pour les toxicomanes qui fasse appel aux ressources locales, matérielles et humaines. C'est aussi l'occasion de stimuler la recherche scientifique en la matière, préserver les espèces végétales en voie de disparition, transmettre la sagesse ancestrale, revaloriser la culture locale, former et ouvrir les thérapeutes, exercer une prévention active par l'exemple auprès de jeunes.

La forêt recèle des trésors : elle révèle à qui l'écoute respectueusement. Les vieux sages sont prêts à transmettre leur connaissance, cohérente, efficace, subtile, conscients qu'ils sont des violents changements de notre époque. A TAKIWASI, guérisseurs et médecins ou psychologues travaillent côte à côte.

De nombreuses plantes médicinales pourraient constituer une culture de substitution à la coca, à commencer par celles qui stimulent le système immunitaire et dont nous avons tant besoin à l'heure des maladies

dégénératives, cancer et sida compris. Ou encore les plantes qui fournissent des colorants non-cancérigènes, des flocculants permettant de potabiliser l'eau, des insecticides naturels, *etc.*

De nouveaux « boom » comme ceux du caoutchouc ou de la coca sont possibles, potentiellement autant destructeurs si l'on omet encore et encore de prendre en compte que la plante est vivante, que la forêt est vivante et que tout notre univers est infusé par l'Esprit.

Si état de manque il y a, c'est d'abord le manque d'âme, de foi en la Vie. A celui qui écoute, la forêt parlera le langage du cœur.